

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



SOMMAIRE. — Chronique de la quinzaine. — Etude Littéraire: Victor Hugo, par M. Chs. A. Parisault, avocat. — Feuilleton: La Caverne de Vaugirard, (suite). — Poésie: Mes Ceillets, par Benjamin Sulte.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

L'on sait que l'affaire du *Trent* avait eu pour résultat de mettre une certaine froideur, dans les relations des gouvernements anglais et américain.

Depuis cette époque, nos voisins ont souvent paru rechercher les occasions de reprendre leur revanche, pour la soumission et les excuses qu'ils avaient dû faire en cette circonstance.

La situation est devenue de plus en plus tendue entre les deux cabinets, et la conduite dernièrement suivie par M. Adams, ministre américain à Londres, est de nature à faire craindre une rupture définitive.

Dernièrement plusieurs vaisseaux marchands, faisant commerce avec le Mexique, ont été saisis par les croiseurs unionistes; aux réclamations des propriétaires, M. Adams a répondu que ces vaisseaux contenaient des effets de commerce et autres destinés aux confédérés, et que la voie de Mexique, qu'ils affectaient de suivre, n'était qu'une ruse pour mieux favoriser les ennemis du Nord.

Dans le même temps cependant, les journaux

anglais ont publié une lettre du même M. Adams, adressé à l'amiral Dupont, demandant à ce dernier de laisser passer librement les porteurs de ce billet, vu qu'ils faisaient un commerce honnête, que le gouvernement des États-Unis ne devait aucunement entraver. Il a été en même temps reconnu que le vaisseau à la sûreté duquel on s'intéressait si fort, était chargé de munitions destinées aux Mexicains, aux ennemis de la France, dans laquelle, cependant, les États-Unis voient une alliée et même une protectrice. Plusieurs vaisseaux américains font le même commerce.

Ainsi les prétentions de nos voisins iraient jusqu'à exiger le monopole du commerce avec le Mexique, et en même temps, à encourager la remise d'armes aux ennemis de leur alliée la France. Cette conduite a soulevé des débats orageux au Parlement anglais. Plusieurs orateurs ont qualifié ces procédés d'une manière tout à fait significative. Des explications vont être demandées à nos voisins.

Ainsi voilà une nouvelle question portée au tribunal de la diplomatie. Pourra-t-elle y recevoir une prompt solution ? En vérité, il faudra qu'elle soit privilégiée pour qu'il en soit ainsi, parce que ce tribunal ne se pique pas de grande célérité, ni même d'une justice modèle.

Tout en nous abstenant de faire des appréciations qui ne sont pas de ressort de notre journal, nous devons enrégistrer dans notre chronique le vote de non-confiance donné contre le ministère. Une dissolution du Parlement s'en est suivie, et de nouvelles élections vont avoir lieu.

Parmi les nouvelles littéraires d'outre-mer, nous devons annoncer la réception de M. le prince de Broglie, et de M. Octave Feuillet comme membres de l'Académie Française, et l'élection de M. Dufaure et de M. de Carné, comme successeurs de M. Pasquier et M. Biot.

Dans le discours de M. de Broglie on a remarqué et couvert d'applaudissements, une phrase se rapportant à la position actuelle de la Pologne. Dans l'éloge de son prédécesseur, on a regretté qu'il ait donné une part trop large à l'homme politique, et que le dominicain et le prédicateur de Notre-Dame n'occupât toute la place à laquelle il avait droit.

M. Octave Feuillet a mérité les remerciements de l'Empereur pour quelques paroles

flatteuses à l'adresse de la famille impériale de France.

Les sciences viennent de faire une grande perte dans la personne de M. Despretz, membre de l'Institut et professeur de physique à la Faculté des Sciences de Paris, décédé le 15 mars à l'âge de 73 ans. Après avoir étudié d'abord la chimie, il s'était ensuite adonné spécialement à la physique, et plusieurs branches de cette science doivent à ses travaux une grande partie de leurs récents progrès ; sa modestie et sa bonté le faisaient chérir de ses élèves, de même que sa science le faisait rechercher de tous les savants. Il eut encore, dans ses derniers jours, la gloire et le bonheur de revenir à la religion qu'il avait un peu oubliée, et ce fut après s'être muni des secours qu'elle offre au savant comme à l'ignorance, qu'il vit arriver la fin de sa vie.

Parmi les diverses publications canadiennes qui nous sont parvenues depuis quelques temps, nous devons mentionner d'abord les *Pêcheries du Canada*, par M. J. M. Lemoine, auteur des *Oiseaux du Canada*.

Il est de la plus grande importance pour nous de ne négliger aucune des importantes sources de richesses que la Providence nous a départies, si nous ne voulons pas être écrasés par la concurrence des pays voisins.

L'importance de nos pêcheries est connue depuis longtemps, et plus d'une nation étrangère en tire même de grands profits ; nous devons rechercher les moyens de les exploiter de la meilleure manière possible, et en augmentant même leur importance.

C'est le but que s'est proposé l'auteur des *Pêcheries du Canada*, en s'aidant des admirables travaux déjà exécutés dans des pays étrangers.

Dans les cent quarante pages que contient ce volume, on trouve une histoire de la pisciculture dans les temps anciens et modernes, des notions très-intéressantes sur les principaux poissons qui se trouvent sur nos côtes ou dans nos rivières et les diverses manières de les pêcher, un tableau de nos pêcheries, telles qu'elles sont aujourd'hui, ce qu'elles devraient être, leur valeur, leur importance à divers points de vue sous lesquels on peut les considérer, et enfin un résumé des principales lois qui les régissent.

Diverses suggestions que cet ouvrage renferme devraient être étudiées par nos hommes po-

litiques, et les *sportmen* y trouveront une foule de renseignements très-précieux sur l'agréable occupation de la pêche à la ligne.

M. B. de LaBruère vient de publier une brochure qui pourra être d'une grande utilité : c'est une analyse de l'histoire du Canada sous la domination anglaise. Tous les faits importants sont rapportés et appréciés avec justesse.

Cet ouvrage est surtout écrit pour ceux à qui des occupations trop multipliées ne permettent pas d'étudier d'ouvrage d'une grande étendue.

Nous venons de voir le second numéro d'un journal mensuel ayant pour titre les *Beaux-Arts*, publié par MM. Boucher & Manseau. Comme l'indique son titre, il est consacré aux beaux-arts et surtout à la musique.

Un journal de ce genre est appelé à faire beaucoup de bien dans notre pays, et nous espérons que celui-ci prospérera ; le beau, comme le vrai, doit avoir ses organes et ses défenseurs.

Les *Beaux-Arts* publient deux pages de musique à chaque numéro.

Nous remettons au prochain numéro la fin de notre feuilleton afin de publier intégralement l'excellent travail de M. Parisault : cette étude littéraire prouve chez l'auteur une diction pure, claire et facile, un jugement sûr, et des connaissances très étendues de la littérature et des principes dont elle doit subir l'influence. Nous engageons M. Parisault à continuer ses études et ses travaux, qui sont certain du plus brillant succès.

ETUDE LITTÉRAIRE.--V. HUGO.

Lue, le 28 avril 1863, au Cabinet de Lecture Paroissial, par
M. A. PARISEAULT, avocat, membre du Cercle Littéraire.

Mesdames et Messieurs,

L'homme, placé sur cette terre, a besoin d'un guide puissant pour conduire et soutenir ses pas chancelants dans le chemin qui mène à la vérité.

Ce guide, il existe et il n'en est pas d'autres, c'est le *Christianisme*, c'est Dieu.

Voilà le point de départ, le flambeau lumineux, immuable et brillant toujours d'un éclat nouveau, qui sert de phare éternel au genre humain.

Voilà la source féconde d'où découlent tous les sentiments nobles, généreux et élevés, sans lesquels il est impossible d'exceller ; d'où partent à l'unisson, les idées d'honneur, de vertu et de magnanimité, les seules capables, dans tous les temps, d'exciter l'enthousiasme et l'admiration.

Dans le *christianisme* seulement, l'esprit humain

trouve sa lumière, et le cœur, sa nourriture, car là seulement se rencontrent à la fois le vrai, le bien et le beau, trois éléments toujours inséparables qui résident essentiellement dans sa doctrine, dans sa poésie, dans son culte, dans ses institutions et dans son action sur le monde.

Tout est là, tout vient de là ; la religion consacrant la liberté, la foi épurant l'imagination et fortifiant le cœur, savent seules créer les hommes véritablement grands, les philosophes illustres, comme les écrivains célèbres.

Ici, nous avons à apprécier surtout les efforts du génie ; or, nous disons que la belle poésie et la vraie littérature, ne consistent pas dans des descriptions scientifiques d'une nature dont l'énigme nous échappe, ni dans un scepticisme qui réduit la vie à une hideuse orgie, ou à un effrayant cauchemar ; mais dans un monde que le pinceau du poète anime, colore et divinise, en quelque sorte, par la présence d'une lumière et d'une puissance surnaturelle. Avec cette lumière, l'âme sait voir Dieu, le contempler et l'admirer, dans le grain de sable comme dans les globes immenses suspendus aux voûtes célestes, dans l'insecte qui bruit sous l'herbe comme dans le lion qui mugit au désert, dans l'humble murmure du ruisseau, comme dans le terrible mugissement de la cataracte.

La poésie ne consiste pas, non plus, dans l'arrangement des mots, ou dans ce misérable engrainage de rimes, tombant en cadence comme le marteau des cyclopes, non ; mais dans une douce pensée du ciel et dans le parfum de ces fleurs qui ne croissent seulement qu'aux grands jardins du Paradis.

Chercher ailleurs une nourriture à son âme, une lumière à son intelligence, serait assurément marcher dans un monde de ténèbres, et se lancer incontestablement à la poursuite de vains et ridicules fantômes.

D'où il résulte que l'on peut comprendre que les siècles et leurs littérateurs n'ont été véritablement grands, que lorsqu'ils ont marché à la lueur de ce flambeau de la vérité, que lorsqu'ils ont mis sur les lèvres des nations, les louanges de la divinité et qu'ils ont popularisé son souvenir.

Expliquons maintenant ce que nous venons de dire par des faits :—Examinons la littérature française en faisant une marche rapide à travers les grandes époques. Et, afin de voir tout d'un seul coup-d'œil, reposons-nous un instant sur un des points les plus élevés de ce grand pays de la littérature.

Choisissons, par exemple, le siècle de Louis XIV ; époque remarquable, où l'on voit triompher l'unité de la pensée humaine, et où l'esprit français brise d'un seul coup tous les obstacles qui s'opposent à son développement.

C'est, à proprement parler là, que la littérature française atteint son *apogée* ; nous y verrons de plus haut, nous dominerons toute la scène. C'est un phare lumineux qui se présente sur notre passage, servons-nous en pour éclairer notre chemin.

Or, en jetant un coup-d'œil bien loin là-bas, derrière nous, que voit-on ?..... Un mélange indéfinissable de grâce et de force, de goût et de raison, de finesse et de naïveté ; mais, hélas ! obligés de lutter, tour à tour, contre les mœurs d'une époque barbare, contre l'anarchie féodale, contre la rudesse et la diversité des idiômes, contre le mauvais goût des littératures étran-

gères. Partout on la voit, se levant, tombant, se relevant et retombant encore, suivant qu'elle va puiser ses inspirations dans le Christianisme ou qu'elle revient s'abouffer dans le borbier de l'erreur. Que voit-on encore?..... des monuments fort remarquables, des poésies sublimes, de l'éloquence forte, des harangues d'évêques et de prêtres, parlant déjà la langue de la liberté chrétienne, des chants magnifiques de guerre, de patrie ou de deuil; mais dénués la plus part de ces qualités éminentes et essentielles qui font les modèles parfaits, sans taches et sans défauts.

Ce n'est qu'au XVII^e siècle que l'on trouve cette doctrine merveilleuse, que l'alliance du génie, de la vérité et de l'art au suprême degré, unissent plus fortement l'empire des lettres en France.

Ce n'est qu'au XVII^e siècle que l'on voit se développer plus rapidement, l'élégance, le goût, l'esprit, la dignité gracieuse et le respect pour tout ce qui est beau et vrai, comme pour le Christianisme, qui fonde les empires et les conserve.

Mais, hélas! nous arrivons trop vite au XVIII^e siècle: Louis XIV n'est plus, et les idées religieuses semblent descendues dans la tombe avec lui.

L'erreur commence une lutte sacrilège contre la vérité. Il semble qu'on veut chasser Dieu du monde; aussi, qu'arrive-t-il?..... décadence complète.

Le matérialisme impie attaque, ébranle et renverse tout, le bon goût comme la société. Chaque page de l'histoire n'est plus qu'un tissu d'immoralité où se dessinent, tour à tour, les scandales de la cour, les infamies de la noblesse et les saturnales de la bourgeoisie: tout se matérialise, enfin, et la littérature suit le torrent.

Elle ne chante plus, elle décrit; et la nature reste froide, inanimée, sous le pinceau du poète, car elle n'entend plus la voix de Dieu, mais la voix du hasard. Voltaire, Jean-Jacques Rousseau et les autres, conduisent à l'abîme le grand parti profanateur de la vérité. Ce sont des génies, mais des génies destructeurs, incapables de bâtir sur les ruines qu'ils font; des génies au cœur corrompu, au caractère vil et sans dignité, qui ne font de l'art qu'une vaine idole, autour de laquelle le XVIII^e siècle fait ses orgies boueuses et sanglantes.

Amour, religion, patrie, tout est néant pour lui. Son dieu, c'est le plaisir le plus vil, c'est le calcul et le compas, c'est une philosophie mensongère qui s'efforce de prouver que le don divin de la pensée n'est qu'un mécanisme matériel dont le premier rouage est dans les sens.

Voilà son cri de victoire, voilà son triomphe.

La France est donc, à cette époque encore, plongée dans la barbarie; l'art n'est plus qu'un cadavre, il a péri avec l'idée de Dieu; ces hommes, qui semblent les émissaires de l'esprit infernal, jettent au vent les moindres racines du bien, du vrai et du beau qu'ils rencontrent sous leurs pas; chassent les pensées du ciel et de l'infini, compriment les louanges de Dieu dans les cœurs et haïllonnent toutes les bouches sous leurs mains de plomb. Mais, pendant que ces profanateurs de la vérité croient avoir remporté la victoire, qu'ils se réjouissent et proclament déjà le triomphe du néant; pendant qu'ils croient avoir éteint dans les cœurs de leurs semblables et desséchés pour toujours la partie morale, divine et mélodieuse de la pensée humaine, qu'ils ont éteinte et flétri en eux une bombe éclate au milieu du monde moral en ruine, l'art respire et l'idée

l'orgi use resplendit plus brillante que jamais, avec de nouveaux génies: Châteaubriand, Doñaïstro, de Bonald et de jeunes poètes, ceints de l'aurole de la gloire, — Lamartine et Victor Hugo paraissent, et la littérature est sauvée.

Victor Hugo..... à ce nom, je m'arrête; car j'ai mentionné le célèbre écrivain dont je veux vous entretenir.

Né vers 1802, à Besançon, d'un sang breton et lorrain à la fois, il avait rencontré, dans son berceau, les deux origines contradictoires de la société nouvelle; car son père était officier supérieur dans l'armée impériale, et sa mère, qui était vendéenne, avait toujours précieusement conservé dans son cœur les convictions de sa province et de sa famille.

Mais le jeune poète avait hérité de la joie et de l'enthousiasme vendéen de sa mère. Admirateur à la fois des grandeurs de Dieu, compatissant aux victimes de la terreur et enthousiaste des gloires de la patrie, il avait suivi son père dans ses excursions, et, tour à tour, il avait vu Besançon, l'île d'Elbe, Paris, Rome, Naples, Madrid et l'Espagne, l'Espagne poétique, l'Espagne aux mœurs si pures, au climat si doux et si beau, aux monuments si religieux et si grands, qui devait plus tard se mirer dans ses vers; et, quoique jeune, on sait combien il garda de ces voyages un vif et fécond souvenir.

Il n'avait que douze ans à peine lorsque parut le premier jour de la restauration.

À quatorze ans, il était déjà poète et il concourait pour le prix proposé par l'Académie Française.

À quinze ans, Châteaubriand le saluait du noble titre d'*enfant sublime*.

À dix-sept ans, il avait produit un recueil nombreux de vers et de poésie, où l'on voyait tous les souvenirs de son enfance, toutes les croyances si pieuses de sa mère, et comme un reflet lumineux des récits militaires et héroïques de son noble père.

Il chantait bien jeune; mais sous le poids d'une émotion profonde. Rien de factice chez lui, il avait vu couler les larmes de sa mère, il lui avait entendu raconter les horreurs où le XVIII^e siècle était venu s'engloutir dans le sang, et ses vers n'étaient autre chose que le cri déchirant de la douleur et l'écho de l'indignation que le poète enfant avait sentie dans son cœur en entendant parler, pour la première fois, de ces souvenirs inouis qui avaient entouré l'enfance et la jeunesse de sa mère.

Les malheurs de la royauté, la révolution, ses crimes et ses bourreaux, attaquant la vertu, la beauté et l'innocence, se dressaient devant lui comme des spectres hideux qu'il cherchait à flétrir.

Sa poésie était toute religieuse et monarchique, et remplie du sentiment de la dignité et de la mission de l'art.

Toute sa jeunesse était dans l'inspiration, dans le mouvement de la poésie, dans la vivacité de l'expression, dans la fraîcheur des sentiments et dans les beautés du rythme. Il planait, comme l'aigle, dans les airs; car il n'avait point d'alliance avec la littérature du passé; il était complètement nouveau dans une situation toute nouvelle. Ses inspirations n'étaient point par derrière lui, mais par devant lui.

Il imita parfois jusqu'à la perfection le mouvement de l'art ancien; plus d'une fois il sut même monter sa

lyre au diapason des grands poètes et des grands prophètes de la Bible.

Ce n'était plus des mots comme autrefois, mais des idées sublimes; ce n'était plus les couleurs usées et fausses de la mythologie païenne, mais les couleurs neuves et vraies de la théologie chrétienne. C'était le langage austère, consolant et religieux qui sortait encore, tout chancelant, des saturnales de l'athéisme; il n'était l'écho d'aucune parole, si ce n'est de celle de Dieu; ses chants ne célébraient que les gloires et les infortunes de son pays, les austérités et les ravissements de son culte. Son génie puisait dans les deux grands livres les plus anciens de la création, *Homère* et la *Bible*, dans le premier, parce que là réside le génie de l'homme; dans le second, parce que là se trouve l'esprit de Dieu.

Je voudrais, Mesdames et Messieurs, vous faire voir le grand écrivain dans tous ses chef-d'œuvres, marqués au coin du génie. Je voudrais en nouer des gerbes de ces compositions remplies d'un mouvement religieux sublime et grandiose, mais le temps ne me le permet pas et le cadre de mon travail est trop restreint, je me contenterai donc de n'en montrer que quelques épis ramassés au hasard.

Je citerai, par exemple, quelques strophes de cette pièce de vers admirable où il peint l'arrivée de l'âme de Louis XVII au ciel, cet hymne dialogué si touchant et si sublime, qui est l'expression la plus juste de son talent dans ses trois premières années littéraires, cette ode si riche par le mouvement des idées, les beautés du rythme et la vérité des sentiments qui s'y trouvent, et dans laquelle il met avec la plus grande habileté dans la bouche du jeune monarque qui vient d'être délivré des chaînes de sa prison, les paroles qui suivent :

Quoi ! de ma longue vie, ai-je achevé le reste ?
Disait-il. Tous mes maux, les ai-je donc soufferts ?
Est-ce vrai qu'un géôlier, de ce rêve céleste,
Ne viendra pas demain m'éveiller dans mes fers ?
Captif, de mes tourments cherchant la fin proclame,
J'ai prié, Dieu veut-il enfin me secourir ?
Oh ! n'est-ce pas un songe ? a-t-il brisé ma chaîne ?
Ai-je eu le bonheur de mourir !

Car vous ne savez point quelle était ma misère !
Chaque jour dans ma vie amenait des malheurs ;
Et lorsque je pleurais, je n'avais pas de mère
Pour chanter à mes cris, pour sourire à mes pleurs.
D'un châtement sans fin, languissant victime,
De ma lige arraché comme un tendre arbrisseau,
J'étais proscrit bien jeune et j'ignorais quel crime
J'avais commis dans mon berceau.

Puis cette réponse consolante, que le poète met dans la bouche de l'Eternel et fait tomber du trône d'où descendent les justices et les miséricordes, cette réponse, dis-je, qui explique les mystères des douleurs humaines et introduit, après l'épreuve, la jeune âme dans le séjour où il n'y a plus de larmes :

Enfant, tu t'es courbé sous le poids de la vie ;
Et la terre, pourtant, d'espérance et d'envie
Avait entouré ton berceau !
Viens, ton Seigneur lui-même eut ses douleurs divines,
Et mon fils, comme toi, Roi couronné d'épines,
Porta le sceptre de roseau !

Je n'oublierai pas ces vers incomparables dans lesquels il fait répandre, à la génération nouvelle, des larmes amères sur la victime du couteau révolutionnaire de *Louvel* :

Mais toi, que diras-tu, chère et noble Vendée ?
Tes regrets seront superflus.
Et tu seras semblable à la mère accablée,
Qui s'assied sur sa couche, et pleure incoisolée,
Parce que son enfant n'est plus.

Ni ces autres sur la mort du duc de Berry :

Fuis les banquets : fais trêve à ton joyeux délire
Paris, triste cité ! détourne tes regards
Vers le cirque où l'on voit aux accords de la lyre
S'unir les prestiges des arts.
Chœurs, interrompez-vous, cessez, danses légères ;
Qu'on change en torches funéraires
Ces feux purs, ces brillants flambeaux ;
Dans cette enceinte, auprès d'une couche sanglante,
J'entends un prêtre saint, dont la voix chancelante,
Dit la prière des tombeaux !

Je citerai encore une strophe de la poésie suivante, remplie de mouvement et de vie, et dans laquelle Victor Hugo chante la naissance du duc de Bordeaux, qui venait, en 1820, combler les plus douces espérances nationales :

O joie ! O triomphe ! O mystère !
Il est né l'enfant glorieux,
L'ange que promet à la terre
Un martyr partant pour les cieux.
L'avenir voilé se révèle ;
Salut à la flamme nouvelle
Qui ranime l'ancien flambeau !
Honneur à ta première avoie,
O jeune lis qui viens d'éclorre
Rendre fleur qui sors d'un tombeau !

Le poète est encore sans exemple dans ses ouvrages d'imagination, dans ses esquisses d'un génie capricieux, dans ses tableaux, ses rêves, ses récits, ses légendes et traditions populaires. Il écrit dans tous les genres et dans tous les genres il excelle ; tour à tour, il est doux, il est sérieux, il est grave. Il sembleroit parfois créé pour les évocations terribles et sombres et pour les peintures diaboliques. Ainsi, dans les *Djins*, pièce bizarre où il nous montre le passage des génies malfaisants de la nuit selon les croyances superstitieuses de l'Orient. Il est poète versificateur dans la force du terme, il emploie tous les mètres, depuis le vers de deux pieds jusqu'à l'*Alexandrin* exclusivement. C'est un morceau plein de sa brûlante imagination, de goût et de rythme. Nul n'a si bien imité ce passage de l'haleine de la nuit et la voix sépulchrable des *Djins*, où tout dort dans le vers de deux pieds, ou le bruit naît dans le vers de trois, augmente, approche, éclate et devient un vacarme épouvantable en passant par les vers de quatre et cinq, de six, de sept, de huit et de dix pieds ; puis commença à s'éloigner, décroît, s'enfuit et s'efface à mesure que les vers des stances vont en diminuant. Cette pièce est piquante d'originalité, permettez-moi de vous la lire :

Murs, ville
Et port,
Asile
De mort,
Mer grise
Où brise
La brise ;
Tout dort.
Dans la plaine
Naît un bruit.
C'est l'haleine
De la nuit.

Elle brame
Comme une âme
Qu'une flamme
Toujours suit.

La voix plus haute
Semble un grelot.
D'un nain qui saute
C'est le galop :
Il tuit, s'élançe,
Puis en cadence
Sur un pied danse
Au bout d'un flot.

La rumeur approche ;
L'écho la redit.
C'est comme la cloche
D'un couvent maudit ;
Comme un bruit de foule,
Qui tonne et qui roule,
Et tantôt s'écroule,
Et tantôt grandit.

Dieu ! la voix sépulcrale
Des *Djins* ! quel bruit ils font !
Fuyons sous la spirale
De l'escalier profond !
Déjà s'éteint ma lampe ;
Et l'ombre de la rampe
Qui, le long du mur rampe,
Monte jusqu'au plafond.

C'est l'essaim des *Djins* qui passe
Et tourbillonne en sifflant.
Les *ifs* que leur vol fracasse,
Craquent comme un pin brûlant.
Leur troupeau, lourd et rapide,
Volant dans l'espace vide,
Semble un nuage livide

Qui porte un éclair au flanc.
Ils sont tout près ! — tenons fermée
Cette salle où nous les narguons.
Quel bruit dehors ! Hideuse armée
De vampires et de dragons !
La poutre du toit décellée,
Ploie ainsi qu'une herbe mouillée,
Et la vieille porte rouillée

Tremble à déraciner ses gonds !
Cris de l'enfer ! voix qui hurle et qui pleure !
L'horrible essaim, poussé par l'aquilon,
Sans doute, ô ciel ! s'abat sur ma demeure.
Le mur fléchit sous le noir bataillon,
La maison crie, et chancelle penchée,
Et l'on dirait que du sol arrachée,
Ainsi qu'il chasse une feuille séchée
Le vent la roule avec leur tourbillon.

Prophète, si ta main me sauve
De ces impurs démons des soirs,
J'irai prosterner mon front chauve
Devant tes sacrés encensoirs !
Fais que sur ces portes fidèles
Meure leur souffle d'étincelles,
Et qu'en vain l'ongle de leurs ailes
Grince et crie à ces vitraux noirs.

Ils sont passés ! — leur cohorte
S'envole et fuit, et leurs pieds
Cessent de battre ma porte
De leurs coups multipliés.
L'air est plein d'un bruit de chaînes
Et dans les forêts prochaines
Frissonnent tous les grands chênes,
Sous leur vol de feu, pliés !

De leurs ailes lointaines
Le battement décroît,
Si confus dans les plaines,
Si faible, que l'on croit
Oùir la sauterelle
Crier d'une voix grêle,
Ou pétiller la grêle

Sur le plomb d'un vieux toit.
D'étranges syllabes
Nous viennent encor ;
Ainsi des Arabes
Quand sonne le cor,
Un chant sur la grève
Par instant s'élève,
Et l'enfant qui rêve
Fait des rêves d'or !

Les *Djins* funebres,
Fils du trépas,
Dans les ténébreux
Pressent leurs pas ;
Leur essaim grandit
Ainsi, profonde
Murmure une onde
Qu'on ne voit pas.

Ce bruit vague
Qui s'endort,
C'est la vague
Sur le bord ;
C'est la plainte
Presqu'éteinte
D'une sainte
Pour un mort.

On doute
La nuit...
J'écoute :
Tout fuit,
Tout passe :
L'espace
Efface
Le bruit.

A côté de ces sombres et terribles évocations de démons, de spectres, de nains difformes, de gnomes et de *Djins grimaçants*, l'auteur des *Feuilles d'automne* et des *Voix intérieures*, n'a pas encore de rival, quand la douce et pure image de la famille vient briller à ses yeux et solliciter son inspiration.

Quand il parle des radieuses légions des petits anges du foyer domestique, il devient le plus tendre et le plus aimable comme le plus véritablement sensible de tous nos poètes.

Aucun écrivain n'avait, avant lui, parlé en France de ces grâces enfantines, si ce n'est qu'avec des accents presque toujours faux, avec des émotions presque toujours factices.

Boileau, Lafontaine et LaBruyère ; M^{me} de Sévigny, Deshoulières et de Maintenon ; MM. Legouvé, Guiraud, Soumet, Reboul et M^{me} Desbordes-Valmore, tour à tour, avaient bien pu nous montrer ces petits anges de la terre, à l'âme naïve et pure comme la fleur que le soleil fait éclore, toujours alertes et souriant à la nature, aux fleurs, à la vie ; mais aucun n'a peint et décrit les douleurs et les joies du foyer domestique dans des pièces aussi pleines de fraîcheur et d'harmonie ; aucun n'a si largement étudié cet âge si tendre et si beau de l'enfant aux lèvres roses, qui semble toujours se livrer sans remords comme sans craintes à tous les instincts de sa petite nature remplie de caprices charmants. Seul, il a exploité cette veine de la poésie intime et familière, et s'est penché sur cette source limpide au fond de laquelle les passions et les vices n'ont point encore déposé leur limon.

Les petites pièces de V. Hugo, qui sont très-nombreuses, sont remplies de cris joyeux, de bruits d'oiseaux, de tous ces gais et charmants ramages, qui sont la chanson de l'enfance ; nul n'a su montrer mieux que lui, que la poésie de la famille est une poésie sacrée ;

qu'il n'est rien de plus religieusement et de plus naturellement lyrique, que le cœur d'un père à genoux sur la tombe de son ange adoré.

Nul n'a su montrer mieux que lui les enfants dormant au berceau, leurs sourires et leurs rêves à Dieu, les enfants éveillé, jouant ensemble, causant, amusant et folâtrant sur le gazon, où à travers la prairie, courant après des papillons légers, sautant parfois et faisant retentir la maison de leurs petits cris joyeux, de leurs voix et de leurs pas, renversant, brisant tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage, troublant même la muse du poète et faisant échapper les rêves dorés du père qui gronde et les chasse ; mais les rappelle aussitôt, et leur dit :

Enfants ! oh ! revenez ! tout à l'heure, imprudent,
Je vous ai de ma chambre exilé, en grondant,
Ranque et tout hérissé de parole, moroses.
Et qu'aviez-vous donc fait, bandits aux lèvres roses ?
Quel crime ? quel exploit ? quel forfait insensé ?
Quel vase du Japon, en mille éclats, brisé ?
Quel vieux portrait crevé ? quel beau missel gothique
Enrichi, par vos mains, d'un dessin fantastique ?
..... Vous jouiez et vous croyiez bien faire.
..... En vérité,
Vous partis, j'ai perdu le soleil, la gaieté,
Le bruit joyeux qui fait qu'on rêve, le délire
De voir le tout petit, s'aider du doigt pour lire,
Les fronts pleins de candeur qui disent toujours, oui,
L'éclat du rire franc, sincère, épanoui,
Qui met subitement des perles sur les lèvres,
Les beaux grands yeux naïfs, admirant mon vieux sèvres,
La curiosité qui cherche à tout savoir,
Et les coudes qu'on pousse, en disant : « Viens donc
[voir ! »

Rien de si beau, de si vrai et de si riche, que cette pièce, *A des oiseaux envolés*, et ces autres encore, *La vie aux champs*, *La prière pour tous*, *Les orphelins et les pauvres*, *Dieu est toujours là*.

Le regard du poète, si riche de couleurs, s'incline comme on le voit volontiers vers les faibles, écoutez encore ce qu'il dit à sa fille :

Oh ! bien loin de la voie,
Où marche le pêcheur,
Chemine où Dieu t'envoie,
Enfant garde ta joie,
Lis, garde ta blancheur.
Sois humble, que l'importe
Le riche et le puissant,
Un soufle les emporte
La force la plus forte
Est un cœur innocent.
Bien souvent Dieu repousse
Du pied les hautes tours,
Mais dans le lit de mousse
Où chante une voix douce
Il regarde toujours.

Puis ce qu'il écrit sur le tombeau d'un petit enfant au bord de la mer :

Vieux lierre, frais gazon, herbe, roseau, corolles ;
Eglise où l'esprit voit le Dieu qu'il rêve ailleurs ;
Mouches qui murmurez d'ineffables paroles
A l'oreille du pâtre assoupi dans les fleurs ;

Nature d'où tout sort, nature où tout retombe
Feuilles, nids, doux rameaux que l'air n'ose effleurer
Ne faites pas de bruit autour de cette tombe ;
Laissez l'enfant dormir et la mère pleurer !

Il y a tant nombreux ces poèmes consacrés aux enfants par Victor Hugo et qu'un éditeur bienveillant vient d'avoir la haute idée de réunir en un volume qui se termine par une pièce intitulée *A Villequier* dans laquelle jamais dans aucun temps et dans aucun pays, la douleur inconsolable n'a eu cet accent biblique qui lui donne la hauteur d'un cantique, — c'est un livre très important, car il est formé des inspirations les plus suaves et les plus pures du poète.

Il est une autre pièce sublime que je ne puis laisser en arrière ; c'est encore un diamant brillant qui fait partie de la riche couronne du poète, je veux dire *L'aumône*, cette fois c'est un vieillard aux cheveux blancs, sans travail, sans soutien, et que la famine assige, qui frappe à la porte du *salon doré* d'un riche que le bal tournoyant de ses feux inonde ; faible, tremblant, il dit :

Donnez, riches ! l'aumône est sœur de la prière.
Hélas ! quand un vieillard, sur votre seuil de pierre,
Tout raidi par l'hiver en vain tombe à genoux ;
Quand les petits enfants, les mains, de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies.
La face du Seigneur, se détourne de vous ;
Donnez, afin que Dieu qui dote les familles,
Donne à vos fils la force, et la grâce à vos filles ;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit ;
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges ;
Afin d'être meilleurs ; afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit.

Donnez ! il vient un jour où la terre nous laisse.
Nos aumônes là-haut vous font une richesse.
Donnez afin qu'on dise : — Il a pitié de nous !
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux,
Donnez pour être aimés du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel ;
Donnez, afin qu'un jour à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière,
D'un mendiant puissant au ciel.

Il ne faut pas oublier non plus cet autre chef-d'œuvre, peut-être le plus grand de tous qui réclame de plein droit une place dans ce petit travail, je veux dire *Le feu du ciel* ou la destruction de *Sodome* et de *Gomhorre*. C'est une pièce sublime extraite de ses *Orientales* où le vers est plein et solennel, où la versification ne coûte pas à la pensée l'ombre d'un sacrifice, où jamais dans aucun ouvrage les écrivains n'ont rempli mieux que V. Hugo les règles du genre lyrique.

Création, tableaux, images, harmonie, poésie tout y est. — Le grand écrivain parle le langage de l'âme plutôt que celui de l'esprit. Transporté lui-même, il transporte les autres par une espèce de désordre qui annonce le trouble de son âme inspirée par la Divinité.

Rien de plus habilement décrit que ce nuage au flanc noir, tantôt rouge et tantôt pâle, se promenant, poussé par le souffle de Dieu, jusqu'à *Sodome* et *Gomhorre* et s'arrêtant là à la voix du ciel qui lui crie... c'est ici !... et cette nuée qui se déchire en jettant un volcan de soufre et de feu sur ces deux grandes villes coupables ; mais laissons parler le poète :

La nuée éclate !
La flamme écarlate
Déchire ses flancs,
L'ouvre comme un gouffre,
Tombe en flots de soufre
Aux palais croulants ;

Et jette, tremblante,
 Sa lueur sanglante
 Sur leurs frontons blancs !
 Ce peuple s'éveille,
 Qui dormait la veille
 Sans penser à Dieu.
 Les grands palais croulent,
 Mille chars qui roulent,
 Heurtent leur essieu ;
 Et la foule acerue,
 Trouve en chaque rue
 Un fleuve de feu.
 Se peut-il qu'on suie
 Sous l'horrible pluie ?
 Tout périt, hélas !
 Le feu qui foudroie
 Bat les ponts qu'il broie,
 Crève 'es toits plats,
 Roule, tombe et brise
 Sur la dalle grise
 Ses rouges éclats !
 Il gronde, il ondule,
 Du peuple incrédule
 Bat les tour d'argent ;
 Son flot vert et rose,
 Que 'e soufre arrose,
 Fait en les rongeaunt,
 Luire les murailles
 Comme les écaill os
 D'un lézard bargeaunt.

En vain quelques mages
 Portent les images
 Des Dieux du haut-lieu ;
 En vain leur roi pencho
 Sa tunique blanche,
 Sur le soufre bleu ;
 Le flot qu'il contemple
 Emporte le temple
 Dans ses plis de feu !

Le grand prêtre arrive,
 Sur l'arçente rive
 D'où le reste a fui.
 Soudain sa tiare
 Prend feu comme un phare,
 Et pâle, ébloui
 Sa main qui l'arrache
 A son front s'attache,
 Et brûle avec lui.

Le feu fut sans pitié ! pas un des condamnés,
 Ne put fuir de ces murs brûlants et calcinés.
 Pourtant, ils levaient leurs mains viles,
 Et ceux qui s'embrassaient dans un dernier adieu,
 Terrassés, éblouis, se demandaient quel Dieu
 Versait un volcan sur leurs villes.

Contre le feu vivant, contre le feu Divin,
 De larges toits de marbres, ils s'abritaient en vain.
 Ils invoquaient leurs Dieux ; mais le feu qui punit,
 Frappait ces Dieux muets dont les yeux de granit,
 Soudain fondaient en pleurs de lave !

Aujourd'hui, le palmier qui croit sur le rocher
 Sent sa feuille jaunir et sa tige sèche ;
 A cet air qui brûle et qui pèse,
 Ces villes ne sont plus ; et, miroir du passé,
 Sur leurs débris éteints, s'étend un glac glacé,
 Qui fume comme une fournaise.

Mesdames et messieurs, je termine ici le récit des
 gloires de V. Hugo, nous avons vu le poète à la lueur
 des éclairs que projetait son génie, nous l'avons vu pla-
 nant sur les hauteurs toujours conduit par le souffle

puissant de Dieu ; mais cette première phase littéraire
 du grand homme est déjà révolue, abordons maintenant
 la seconde ; elle est triste et douloureuse il est vrai ;
 mais nécessaire.

Quelques années à peine se sont écoulées, l'homme
 fait n'a pas donné les espérances que promettait le jeune
 enfant proclamé sublime par Chateaubriand. Il avait
 dit à l'aurore de son talent : " L'histoire des hommes ne
 présente de poésie que jugée du haut des idées monar-
 chiques et des croyances religieuses," et guidé par cet
 aphorisme, nous savons combien il a maudit d'un vers
 éloquent indigné, les crimes religieux et politiques
 de la révolution ; mais malheureusement Victor Hugo
 qui n'est pas toujours très constant dans ses théories, ne
 tint pas sa parole, et vers les dernières années de la
 Restauration, un grand changement s'opéra tout à coup
 dans son esprit ; le souffle impur de l'erreur et du men-
 songe toucha dès 1827, la corde de sa lyre qui frémissait
 si bien entre ses doigts.

Il avait semé dans ses premières compositions, ses
Odes et Ballades, le germe de toutes ces qualités puis-
 santes qui auraient pu faire de lui, un des plus grands
 comme un des plus sublimes de nos poètes ; mais malheu-
 reusement, il n'a pas suivi ses premières inspirations il
 n'a pas suivi l'étude attendri de sa conscience et ce
 germe a disparu, car hélas ! il n'avait plus pour grandir
 et s'épanouir ni les rayons bienfaisants du soleil de la
 vérité, ni les douceurs de la rosée du ciel.

Il a soufflé sur ce flambeau lumineux qui brillait à
 son intelligence, et à mesure qu'il s'est avancé dans le
 chemin de la vie, il a vu se ternir et s'écrouler les idoles
 qu'il avait élevées lui-même et adorées, et aujourd'hui
 le grand homme qui jadis, inspiré et inspirateur, éton-
 nait tout le monde de ses accents et entraînait sur ses
 pas tous les amis de la belle littérature ; qui jadis, ré-
 veillait des idées de foi, enthousiastes et ardentes ; qui
 proclamait les droits de la justice avec autant de courage
 que d'éclat, et portait des coups si terribles à l'impunité
 et au scepticisme politique du 18^{me} siècle : le grand
 homme, dis-je, qui remplaçait l'expression pâle et déco-
 lorée des Rhéteurs et des Poètes de l'Empire, par une
 expression toute nouvelle, fraîche et hardie, pleine de
 gérie et d'à-propos, a descendu d'un ton, puis d'un ton
 encore, les cordes de sa lyre, et seul, sans soutien dans
 l'obscurité qui s'est faite autour de lui, d'échelons en
 échelons, il est tombé dans une voie funeste où il ne voit
 plus hélas ! que le doute et le blasphème.

La révolution avait eu son 89 ;— elle devait avoir son
 93, et l'époque du dix-neuvième siècle devait voir encore
 une fois ce qui doit nécessairement arriver lorsque l'on
 abandonne la source vraie de toute inspiration et qu'on
 se sépare de ce que l'on doit toujours croire, aimer et
 adorer.

Il n'honore plus le droit, ni le bien, il a retourné son
 encens vers la force, vers la vulgarité et le succès. Il
 ne cherche plus qu'à faire prévaloir l'erreur et le men-
 songe, il exalte le paradoxique, il combat le bien par la
 réhabilitation maladroite de ce qu'il y a de plus mauvais
 dans le cœur de l'homme et entraîné dans ce chemin
 fatal, il va jusqu'à proclamer que le beau n'est le laid.
 Les plus mauvaises passions le recrutent à la suite de
 tant d'autres qu'il avait d'abord combattues, et au lieu
 de songer à perfectionner cette langue si belle qu'il avait
 lui-même rompie de tant de fraîcheur, de sève et de
 nouveauté, il en outre, au contraire, tous les défauts et

il l'annonçait dans les efforts d'une originalité affectée, systématique et sans limite. Aussi, ses compositions n'offrent plus, la plus part, que l'exemple terrible des châtimens qui suivent inévitablement l'abus de l'esprit et des dons du ciel. On n'y voit plus ces idées nobles, ces sentimens généreux, ces sincères espérances, ces émotions réelles, ses vœux ardents et partis d'un cœur. Il a méconnu la voix de la raison et du sens commun qui n'est pas le génie, mais sans lequel le génie ne peut rien.

Il est versificateur, mais il n'est plus poète car c'est à la rime qu'il attribue la puissance de créer la pensée, il fait jaillir l'émotion du choc des mots comme l'on fait jaillir la lumière du choc des cailloux.

Il chante, mais ce n'est plus que pour le seul plaisir de chanter, car il ne s'adresse plus au cœur ni à l'intelligence. Il vocalise et méconnaît ainsi la substance même de la vraie poésie. Il oublie de sentir et de penser et ses pièces nombreuses si riches et si remplies d'un vil éclat, n'éveillent plus même la plupart, la méditation, n'excitent plus même la sympathie, et lorsque parfois le souvenir de ses premières inspirations, renaît en lui, lorsqu'il semble vouloir revenir sur ses pas et chercher à atteindre le but qu'il avait d'abord entrevu, et réhabiliter la pensée selon son espérance et ramener enfin la langue à la docilité, sa bouche prodigue de paroles, impose le silence à sa pensée engourdie par des habitudes rendues presque à jamais invincibles. Vainement il essaye d'interroger son cœur, vainement il cherche le thème de ses chants dans les régions si vastes de l'idée, il ne peut plus sortir du mauvais chemin qu'il a pris.

Partout, il se débat dans les ténèbres, comme un navire sans pilote et sans boussole et ses plaintes furieuses, ses hymnes agenouillés n'ont pas même des accents capables d'éveiller les sympathies de la multitude.

Partout, l'on s'aperçoit du désordre que l'abandon des idées du christianisme a produit dans son esprit et dans son cœur et s'il devient encore brûlant, parfois sublime, au milieu des données de l'erreur et du mensonge c'est qu'il est poussé par un souffle de foi chrétienne et catholique, c'est qu'il lève ses yeux vers les hautes régions et qu'il reprend son vol vers la source de ses premières inspirations. Toutefois, ces moments sont rares, courts, et mêlés, car ses ailes jadis si légères ne peuvent plus à peine le supporter et il retombe lourdement par la pesanteur de ses erreurs qui le retiennent en bas.

Pour donner des preuves éclatantes des aberrations du poète, prenons, par exemple, au hasard, la pièce de vers suivante où se trouvent tout à la fois l'erreur de la pensée et le paradoxe unis au dévergondage de la forme, où le désir de briller et d'innover conduit le grand écrivain à exposer, en termes ridicules, la vieille météorologie :

..... Tout méchant,
Fait naître en expirant, le monstre de la vie
Qui le saisit. L'horreur par l'horreur est suivie.
Nemrod gronde, et ferme dans la montagne à pic ;
Quand Dalila, descend dans la tombe, un aspic
Sort des plis du linceul, emportant l'âme fausse,
Phryné meurt, un crapeau saute hors de la fosse ;
Le Scorpion au fond d'une pierre, dormant,
C'est Clytemnestre aux bras d'Égysthe, son amant ;
Du tombeau d'Anitus, il sort un Ciguë ;
Le houx sombre et l'aspic à la piquette aiguë,

Pleurent quand l'Aigillon les fouette, et l'Aigillon
Leur dit : Tais-toi, Zaïde ! et souffle Ganelon !
Dieu livre, choc affreux dont la plaine au loin gronde,
Au cheval Brunehaut, le pavé Frédégonde ;
La pièce qui rougit dans le brasier hideux
Est faite du duc d'Albe et de Philippe Deux ;
Farimans est le croc des noires boucheries ;
L'orfraie au fond de l'ombre a les yeux de Jeffryes,
Tristan est au secret dans le bois d'un gibet.
Quand tombent dans la mort, tous ces brigands, Macbeth,
Ezzélius, Richard Trois, Carrier, Ludovic Storce,
La matière leur met la chemise de force
Oh ! comme en son bonheur, qui masque un sombre arrêt.

Messaline ou l'horrible Isateau frémirait
Si dans ses actions, du sépulchre, voisines,
Cette femme sentait qu'il lui vient des racines,
Et qu'ayant été monstre, elle deviendra fleur !
A chacun son forfait ! à chacun sa douleur !
Claude est l'algue que l'eau, traîne de hâvre en hâvre
Xercès est excrément, Charles Neuf est Cadavre,
Hérode, c'est l'osier de bœreux vagissans ;
L'âme du noir Judas, depuis dix-huit cents ans,
Se disperse et renaît dans les crachat des hommes
Et le vent qui jadis soufflait sur les Sodomes
Mêle dans l'âtre atjact et dans le vil chaudron,
La fumée Erostrate à la flamme Néron.

Voilà le feseur de système ; à force d'accueillir tous les mots qui se présentent à lui il finit par ne plus exprimer aucune idée intelligible. A ces changements affreux, le bon sens s'est pourtant indigné et l'opinion publique a fait ses réclamations, mais le poète n'en a pas moins continué.

Chaque page, chaque ligne, chaque mot pour ainsi dire ne porte plus que des contradictions flagrantes avec les beaux principes et les charmantes théories qu'il avait exposés dans son jeune âge.

Jadis le grand homme défendait hardiment le christianisme, la religion et la royauté, foulait au pied le vice et relevait la vertu chrétienne ; aujourd'hui il ne fait plus que répéter contre le parti clérical, contre Rome, contre les nonnes, contre les moines, etc., toutes les vieilles calomnies des folliculaires de 1825.

N'est-ce pas là une véritable contradiction ?

N'est-ce pas là une chute ?

Écoutez encore ce qu'il disait de Voltaire en 1840 :

Plein de ces chants honteux, dégoût de la mémoire,
Un vieux livre est là-haut, sur une vieille armoire,
Par quelque vil passant dans cette ombre oublié ;
Roman du dernier siècle ! œuvre d'ignominie !
Voltaire alors régnait, ce singe de génie,
Chez l'homme en mission par le diable envoyé,
Epoque qui gardas, de vin, de sang rougie,
Même en agonisant l'allure de l'orgie !
O dixhuitième siècle, impie et châtie !
Société sans Dieu ! qui par D'eu fut frappée.

.....
Table d'un long festin qu'un échafaud termine,
Monde, aveugle pour Christ, que satan illumine !
Honte à tes écrivains devant les naticns !
L'ombre de tes forfaits est dans leur renommée ?

.....
O pauvre fille d'Eve ! O pauvre jeune esprit !
Voltaire, le serpent, le doute, l'ironie,
Voltaire est dans un coin de ta chambre bénié !
Avec son œil de flamme et l'espionne, et rit.
Oh ! tremble ! ce faux sage a perdu hier des anges !
Ce démon, noir milan, fond sur les cœurs précieux,
Et les brise et souvent, sous ses griffes cruelles,
Plume à plume, j'ai vu tomber ces blanches ailes
Qui font qu'une âme vole et s'enfuit dans les cieus !

Reclus, si ta main chaste ouvrait ce livre infâme,
Tu sentirais soudain, Dieu mourir dans ton âme !

Peut-on flétrir le poète infâme, d'une manière plus forte, d'un vers plus éloquent et avec une plus juste et plus généreuse indignation ? et cependant, c'est le même V. Hugo qui le représente plus tard dans son dernier discours sur la loi électorale comme l'éternel honneur de la France.

N'est-ce pas là une véritable contradiction ? n'est-ce pas là une chute ?

Dans la séance du 9 juillet 1849, V. Hugo ne craignait pas de s'expliquer ainsi à propos de la *charité* et de l'*aumône* :

" Il faut savoir profiter du silence des passions anarchiques..... pour créer sur une vaste échelle la prévoyance sociale, pour substituer à l'aumône qui dégrade l'assistance qui fortifie." Et cependant c'est encore le même V. Hugo, qui en 1830, quelques années avant, écrivait ce beau vers rempli d'un noble sentiment :

Donnez riches ! l'aumône est sœur de la prière !

Et sept ans plus tard :

Cet ange qui donne et qui tremble,
C'est l'aumône, aux yeux de douceur,
Au front crédule et qui ressemble,
A la foi dont elle est la sœur.

N'est-ce pas là une véritable contradiction ? N'est-ce pas là une chute ?

A l'époque où V. Hugo ne nourrissait pas les fausses et dangereuses illusions des socialistes, il disait :

Au banquet du bonheur, bien peu sont conviés,
Tous n'y sont point assis également à l'aise.
Une loi, qui d'en bas, semble injuste et mauvaise,
Dit aux uns : jouissez ! aux autres envie !

Plus tard, c'est-à-dire en 1848, lorsqu'il devenait le confrère rouge des grands hommes qui siégeaient rue St. Spire, dans l'égoût socialiste, il écrivait ce qui suit :

" Le socialisme ou la république rouge, c'est tout un, car il abattra le drapeau tricolore sous le drapeau rouge ;

" Fera des gros sous avec la colonne ;

" Jetera bas la statue de Napoléon et dressera la statue de Marat ;

" Détruira l'institut, l'école polytechnique et la légion d'honneur ;

" Ajoutera à l'auguste devise : liberté, égalité, fraternité, l'option : ou la mort ;

" Fera banqueroute ;

" Ruinera les riches, sans enrichir les pauvres ;

" Ancéantira le crédit qui est la fortune de tous, et le travail qui est le pain de chacun ;

" Abolira la propriété et la famille ;

" Promènera des têtes sur des piques ;

" Remplira les prisons par le soupçon et les videra par le massacre ;

" Mettra l'Europe en feu et la civilisation en cendres ;

" Fera de la France la patrie des ténèbres ;

" Egorgera la liberté ;

" Étouffera les arts ;

" Décapitera la pensée ;

" Niera Dieu ;

" Remettra en mouvement ces deux machines fatales

qui ne vont pas l'une sans l'autre, la planche aux assignats et la bascule de la guillotine ;

" En un mot, sera froidement ce que les hommes de 93 ont fait ardemment, et, après l'horrible dans le grand que nos pères ont vu, nous montrera le monstrueux dans le petit."

N'est-ce pas là une autre véritable contradiction ? N'est-ce pas là une chute ?

De toutes parts, ses propres amis réduits encore une fois à pleurer sur le triste état où ils le voyaient tombé, lui crièrent qu'il se souvoyait et le supplièrent les mains jointes de revenir à la vérité, mais ces voix puissantes et nombreuses n'ont pas eu d'écho dans le cœur du poète et chaque jour il n'en continue pas moins ses impiétés et ses contradictions.—Je pourrais vous en donner bien d'autres preuves, mais le temps ne me le permet pas. Toutefois, je ne puis m'empêcher de vous mentionner encore son dernier ouvrage, dont le fond n'est qu'une réhabilitation du crime, une justification du deshonneur, une glorification du vice, dont la forme n'offre qu'un tissu d'excentricités bizarres, qui déparent complètement les beautés qui s'y trouvent ; je veux dire les *Misérables*.

Sans doute, si V. Hugo avait toujours conservé précieusement dans son cœur les doctrines si saintes du christianisme, qu'avait tendrement aimées sa mère, qu'il avait aimées lui-même dans son jeune âge, si son génie s'était dégagé des systèmes humains, il aurait composé un œuvre grandiose et aurait surpassé peut-être tous les écrivains qui ont marché sur ses traces, car comme dit un écrivain célèbre :

" Aucun d'eux ne possède au même degré que lui cette puissance d'invention qui fait les poètes ; aucun d'eux ne sait comme lui asseoir la fable sur des bases larges et solides, ni développer le fait principal avec un intérêt toujours croissant, sans que la multiplicité des caractères, la variété des incidents, le mouvement du récit, jettent le moindre embarras dans l'esprit du lecteur." Mais il faut le dire, il manque dans cet ouvrage encore à tout ce qu'il y a de grandeur et de vérité dans son âme et malgré qu'on y aperçoive une immense puissance de poumons décuplée par une véritable force de génie, il n'en n'est pas moins vrai que c'est un ouvrage monstrueux, car la religion n'est plus pour lui que le mot des philosophes et le spectre de la conscience ; aussi chacun de ses héros est abandonné au gré des vents avec les seules ressources de la vertu naturelle.

J'ai cueilli à la hâte quelques fragments fort curieux de ce grand travail, je me permettrai de les exposer à votre jugement afin de vous démontrer combien le grand écrivain s'est en effet souvoyé en voulant tout réformer, combien il s'est oublié à des parades également indignes de son sujet, de son âge et de sa valeur. Voici par exemple une phrase tirée de la description d'un homme qui se noie :

" Il est dans l'eau monstrueuse. Il n'a plus sous les pieds que de la fuite et de l'éroulement. Les flots déchirés et déchiquetés par le vent, l'environnement hideusement, les roulis de l'abîme l'emportent, tous les haillons de l'eau s'agitent autour de sa tête, une populace de vagues, crache sur lui, de confuses ouvertures le dévorent à demi ; chaque fois qu'il enfonce il entrevoit des précipices pleins de nuit, d'affreuses végétations inconnues le saisissent, lui nouent les pieds, le tirent à elles ; il sent qu'il devient abîme, il fait partie de l'écume,

les flots se le jettent de l'un à l'autre, il boit l'amertume, l'océan lâche s'acharne à le noyer, l'énormité joue avec son agonie. Il semble que toute cette eau soit de la haine."

Il en est d'autres qui peuvent former la collection la plus étrange de bouffonneries sérieusement écrites qu'il soit possible d'imaginer, les voici :

Il veut peindre une physionomie intéressante et il s'exprime en ces termes :

"Mais ces longs cils pleins d'ombre, s'abaissaient discrètement sur ce brouhaha du visage pour mettre le hola !"

Ce qui veut dire en style poétique de V. Hugo, une figure agréablement chiffonnée.

Voulant plus loin exprimer la tristesse d'un de ses héros il lui fait dire :

"Toute la journée est une *cave*, le soleil a l'air d'un *pauvre*."

Dans un autre endroit il dit encore :

"Elle eut attendri un cœur de granit ; mais on n'attendrait pas un cœur de bois." On ne voit pas pourquoi il n'a pas dit plutôt un cœur de chêne.

Voilà l'explication lumineuse qu'il donne de la chute de Napoléon : "Napoléon gênait Dieu." Après cela on ne doit plus s'étonner de sa défaite à Waterloo.

Voici un exemple du style mystérieux qu'il emploie :

"Les forêts sont des apocalypses."

Écoutez encore son *avis* sur le monde politique :

"L'entêtement des institutions vieilles..... ressemble à la prétention du poisson gâté qui voudrait être mangé."

Il explique ainsi *les révolutions* :

"L'incubation des insurrections donne la réplique à la préméditation des coups d'État."

C'est ainsi qu'il envisage la grande question de l'instruction publique :

"Détruisez la cave ignorance, vous détruisez la taupe crime."

Voilà l'admirable explication qu'il donne de la puissance de la logique :

"Or la logique ignore l'apeuprès, absolument comme le soleil ignore la chandelle."

Dans un autre endroit il dit en parlant de ses héros :

"L'eau passait à travers ses souliers et les *astres* à travers son âme."

Plus loin il dit :

"Il est tout simple qu'un poêle (la colonne de juillet) soit le symbole d'une époque dont la marmite contient la puissance."

Mt ailleurs encore :

"Faire colabiter le pli du genou de son pantalon avec l'ampleur de la robe."

Il dit dans un autre endroit :

"J'étudie tes pieds au microscope et ton âme au télescope."

"Le fourmillement des sauvages entrevit là les subites apparitions de l'invisible."

"Les âmes sont *punaises*."

C'est ainsi qu'il représente une dame d'un certain âge, chargée de veiller à la propreté publique :

"Il peut y avoir de la bonté dans le *balai*. Cette chiffonnière était une hotte reconnaissante, ou croyait voir du vacarme pétrifié."

Plus loin il dit :

"Gauroche fusillé, taquinait la fusillade."

"Toute la nature déjeûnait, la création était à table."

"Un égoût est un malentendu."

"L'ordure ôte sa chemise."

"Cette sincérité de l'immondice nous plaît et repose l'âme."

Pour montrer le contraste qu'il y a dans les différentes positions d'une âme il dit :

"Les tristesses étaient autant de servantes qui fesaient la toilette de la joie."

Il veut faire le portrait d'une jeune demoiselle et il dit :

"Beaucoup de front dans un beau visage est comme beaucoup de ciel dans un horizon."

Il veut exprimer la modération et il ajoute :

"Qu'une précipitation à pic d'un peuple dans la vérité l'effrayait."

La grandeur de la révolution, dit-il ailleurs :

"C'est de regarder fixement l'éblouissant idéal et d'y voler à travers les foudres avec du sang et du feu à ses serres."

Il vante un poète un disant :

"Enfant de poésie, il préférât l'immense et il flânait volontiers dans les champs de folle avoine."

Il dit de la Pologne :

"Le vol d'un peuple ne se prescrit pas, on ne démarque pas une nation comme on démarque un mouchoir."

Il fait ainsi le portrait d'un étudiant modèle :

"Étudiant de 11^{ème} année, il avait pris pour devise ces mots : Avocat, jamais, et pour armoirie, une table de nuit, dans laquelle on entrevoyait un bonnet carré. Il avait des parents pauvres auxquels il avait su inculquer le respect de leurs fils."

Pour exprimer la gaîté de caractère d'un de ses personnages, il dit :

"Qu'il souriait à l'adversité comme à une vieille connaissance, il saluait la fatalité en disant, bonjour Guignon, et il tapait sur le ventre aux catastrophes."

Il représente ainsi un étudiant en médecine :

"Il mettait son lit, la tête au nord et les pieds au midi afin que la circulation du sang ne fut pas contrariée pendant la nuit par le courant magnétique du globe, il avait l'habitude de se toucher le nez avec sa canne ; ce qui est le signe d'un esprit sagace."

"Ce qui nous manque, dit-il, dans un autre endroit, nous attire."

"La naine, dit-il encore, adore le tambour major, le crapaud a toujours les yeux au ciel pour voir voler l'oiseau."

Il dit d'un de ses héros :

"Que ses idées étaient *molles, disloquées* ; mais qu'il savait s'attacher un de ses amis plus ferme que lui comme à une épine dorsale."

Il découvre "que les affinités se trouvant dans les lettres de l'alphabet O. et P. sont inséparables comme Oreste et Pilade."

Il dit d'un de ses personnages :

"Qu'il ne pouvait aimer l'Angleterre, parce qu'il avait vu une Dame anglaise danser avec une couronne de rose et des lunettes bleues."

Evidemment il y a du dévergondage dans ces expressions. Evidemment il y a de l'étrange, de l'insolite et du bizarre ; des licences littéraires que le bon goût repousse et qui répugnent au sens commun. Or

si l'on veut en chercher la cause, d'où ce désordre peut-il venir *si ce n'est de l'anarchie de la pensée?*

Quand V. Hugo chantait le beau idéal, et qu'il unissait la puissance de son génie à la *grandeur de la vérité*; quand, dans ses instants de lumière et de fidélité, il célébrait l'ordre sur les hauteurs du christianisme; que sa parole s'élevait comme un encens précieux vers le ciel; il tenait tous les esprits attentifs et charmés, car son vers qui ne comptait jamais un mot de trop, était simple, ferme, plein et solennel; mais aujourd'hui qu'il s'est passionné pour le grotesque, qu'il a remplacé l'harmonie par le tapage, on ne trouve plus dans ses ouvrages qu'un désordre affreux, un délire froid, négligé et prétentieux qui remplissent ses plus mauvaises pages et ternissent ses plus belles.

Toutefois, nous ne terminerons pas ce petit travail par un regret sans espérance, nous ne resterons pas sous cette impression si triste que doivent nécessairement nous donner l'avortement et la décadence d'un si beau génie.

Quoique captif de tant d'erreurs, quoique captif de tant de haines et de colères, V. Hugo n'en était pas moins fait pour dominer les hauteurs, il n'était pas créé pour les misérables chaînes qui le retiennent en ce moment à l'abîme, car il aimait son Dieu, il aimait l'art et il les aimait du même amour; c'est au ciel et nulle part ailleurs qu'il doit prendre ses inspirations et du fond de sa chute il semble s'en rappeler encore quelquesfois. Le flambeau lumineux qui jadis guidait ses pas paraît parfois encore à ses yeux, l'humilité qui faisait jadis sa grandeur baigne encore parfois comme une douce rosée ses plus belles pages; et dans certains moments d'impressions profondes, il s'élance et d'un seul bond il atteint même le sommet de la sublimité.

Le grand écrivain quoiqu'il soit déjà bien tard, brisera, il faut le croire, les liens infâmes qui le retiennent dans l'esclavage, pour revenir tout entier au Dieu de sa jeunesse, pour reprendre enfin son vol vers les hautes sphères et y rester.

La pièce suivante doit du moins nous en donner la plus haute garantie et la plus douce assurance: je veux dire la pièce admirable parue à l'occasion de la mort de sa fille, le quatre de septembre 1847, qui n'est rien autre chose que la fleur de l'âme du poète, la sainte émanation de sentiments presque divins inspirés par le plus lamentable des deuils, le deuil de la maison:

Maintenant, que du deuil qui m'a fait l'âme obscure
Je sors, pâle et vainqueur,
Et que je sens la paix de la grande nature,
Qui m'entre dans le cœur;
Maintenant, ô mon Dieu! que j'ai ce calme sombre,
De pouvoir désormais,
Voir de mes yeux la pierre où je sais que dans l'ombre
Elle dort pour jamais;
Je viens à vous, Seigneur, Père auquel il faut croire;
Je vous porte, apaisé,
Les morceaux de ce cœur, tout plein de votre gloire
Que vous avez brisé;
Je dis que le tombeau qui sur les morts se ferme
Ouvre le firmament;
Et que ce qu'ici bas, nous prenons pour le terme,
Est le commencement.
Je conviens à genoux quo vous seul, Père auguste,
Possédez l'infini, le réel, l'absolu;
Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste
Que mon cœur ait saigné, puisque Dieu l'a voulu.
Je ne résiste plus à tout ce qui m'arrive,
Par votre volonté.

L'âme de deuils en deuils, l'homme de rive en rive,
Roule à l'éternité.

Je sais que le fruit tombe au vent qui le secoue;
Que l'oiseau perd sa plume, et la fleur son parfum:
Que la création est une grande roue
Qui ne peut se mouvoir, sans écraser quelqu'un.
Les mois, les jours, les flots des mers, les yeux qui pleurent,
Passent sous le ciel bleu;
Il faut que l'herbe pousse, et que les enfants meurent;
Je le sais, ô mon Dieu!
Considérez qu'on doute, ô mon Dieu, quand on souffre,
Que l'œil qui pleure trop, finit par s'aveugler,
Qu'un être que son deuil plonge au plus noir du gouffre,
Quand il ne vous voit plus, ne peut vous contempler,
Seigneur, je reconnais que l'homme est en délire,
S'il ose murmurer;

Je cesse d'accuser, je cesse de maudire;
Mais laissez-moi pleurer!

Hélas! laissez les pleurs couler de ma paupière,
Puisque vous avez fait les larmes pour cela!
Laissez-moi me pencher sur cette froide pierre
Et dire à mon enfant:—« Sens-tu que je sois là? »
Laissez-moi lui parler, incliné sur ses restes,

Le soir quand tout se tait,
Comme si dans sa nuit, rouvrant ses yeux célestes,
Cet ange m'écoutait!

Hélas! vers le passé, tournant un œil d'envie,
Sans que rien ici-bas puisse m'en consoler,
Je regarde toujours ce moment de ma vie,
Où je l'ai vue ouvrir son aile et s'envoler!
Je verrai cet instant, jusqu'à ce que je meure;
L'instant, pleurs superflus!

Où je criai—« l'enfant que j'avais tout à l'heure,
Quoi donc je ne l'ai plus! »

Ne vous irritez pas que je sois de la sorte,
O mon Dieu! cette plaie a si long; nips saigné!
L'angoisse dans mon âme, est toujours la plus forte,
Et mon cœur est soumis, mais n'est pas résigné.
Ne vous irritez pas! front que le deuil reclame,

Mortels, sujets aux pleurs,
Il nous est malaisé de retirer notre âme
De ces grandes douleurs,

Voyez-vous, nos enfants nous sont bien nécessaires,
Seigneur; quand on a vu dans sa vie, un matin,
Au milieu des ennuis, des peines, des misères,
Et de l'ombre que fait sur notre destin,
Apparaître un enfant, tête chère et sacrée,
Petit être joyeux,

Si beau, qu'on a cru voir s'ouvrir à son entrée,
Une porte des cieux;

Quand on a vu seize ans, de cet autre soi-même
Croître, la grâce aimable et la douce raison,
Lorsqu'on a reconnu que cet enfant qu'on aime
Fait le jour dans notre âme et dans notre raison,
Que c'est la seule joie ici-bas qui persiste
De tout ce qu'on rêva,

Considérez que c'est une chose bien triste
De le voir qui s'en va!

FEUILLETON:

LA CAVERNE DE VAUGIRARD.

II

(Suite.)

Et l'œil terrible, la bouche convulsive, les narines frémissantes, comme ivre de fureur, il se précipitait de nouveau vers moi le poignard levé, et avant que j'eusse eu le temps de me rejeter en arrière, l'arme s'abaissait. Mais au même instant aussi, je vis entre son péc et

moi se dresser la jeune fille qui, éperdue, m'enlaçait des deux bras et s'efforçait de me couvrir de son corps. Par malheur il n'était plus temps pour le meurtrier de retenu sa main, poussée par l'aveugle fureur. Mais, je ne sais comment, l'arme dévia, et, au lieu de m'atteindre, elle s'enfonça profondément dans la poitrine de l'enfant un peu au-dessous de l'épaule. La pauvre petite poussa un cri et fût tombée si je ne l'eusse retenue dans mes bras.

A la vue de sa fille blessée, évanouie, ou morte, et dont le sang coulait à flots, le père s'arrêta comme foudroyé. Mais la mère, elle, au cri de son enfant, s'était élancée vers nous, et son affection lui donnant le courage et la résolution qu'elle n'avait guère d'ordinaire pour autre chose :

— Ah ! le monstre, ah ! le misérable ! il assassine sa fille ! mon enfant, mon enfant ! Oh ! morte, morte et par la main de son scélérat de père !

Cependant j'avais retiré le poignard de la blessure et, tout en découvrant celle-ci pour la visiter, je dis à la malheureuse femme :

— Vite ! vite ! du linge, de la charpie ! grâce au ciel, ce n'est qu'un évanouissement, et la blessure quoique grave n'est pas mortelle peut-être !... Occupez-vous promptement de préparer ce que j'ai dit après que nous aurons transporté la pauvre enfant dans son lit. Je lui dois la vie, et il ne dépendra pas de moi qu'elle soit sauvée.

— Merci, monsieur, oh ! merci ! dit la mère, c'est bien vrai que vous êtes bon ! ah ! en ce moment vous êtes pour nous une providence.

— Monsieur... monsieur le médecin ! dit à son tour le père resté jusque-là silencieux et atterré, le regard fixé sur sa fille inanimée et sur la blessure béante. Je suis un grand misérable, oh ! oui, un infâme, un monstre... la femme a raison ! Après ce que j'ai voulu faire, je ne mérite pas, bien sûr, que vous me pardonniez... mais puisque vous avez pitié de l'enfant, sauvez cette pauvre innocente ! hélas ! ce n'est pas sa faute enfin si je suis... ce que je suis ! sauvez-la, c'est à genoux que je devrais vous le demander ! Et après, tout ce que vous voudrez de nous... de moi ! tout ce que je possède... Quand vous devriez même ensuite me dénoncer à la justice ! voyez-vous ! n'importe !

— Ah ! un instant, un instant ! diable ! interrompit Pierre, qui jusqu'alors avait assisté sans souffler mot à cette scène tragique ! l'ancien, pardon, excuse, c'est qu'il ne s'agit pas ici de vous seul.

— Tais-toi, Pierre, dit Marcou avec un accent rudement impérieux et un geste à l'avenant ; fais-moi grâce de tes réflexions, ou nous nous brouillerons. Je te prierais même de retourner d'où tu viens si je ne pensais pas avoir affaire de toi pour un service.

— Ah ! quel service ?

— Probablement que monsieur le docteur aura besoin de quelque médicament chez le pharmacien, et c'est sur toi que je compte pour la course.

— Si ça peut vous obliger ! bien sûr que je ne dirai pas non ; car cette petite, moi, vrai, ça me fait aussi peine de la voir.....

— Courez donc ! dis-je en griffonnant quelques lignes au crayon sur une des pages de mon carnet et portez cette ordonnance chez le pharmacien le plus voisin, si vous pouvez le réveiller.

— Faudra bien, quand je devrais enfoncer la houtique et mettre la porte en dedans.
Et il sortit.

III

ENTRE LA VIE ET LA MORT.

Cependant aidé des parents, j'avais porté la jeune fille dans sa chambre au premier, et, après l'avoir déposée sur le lit, je m'occupai de panser la plaie. En ce moment l'enfant ouvrit les yeux, et, surprise de me voir penché vers elle ainsi que son père et sa mère, elle murmura :

— Qu'est-il donc arrivé ? Qu'y a-t-il ? Le docteur ici dans ma chambre ! Ah ! docteur, votre main... oui, là j'ai mal... mal... mon Dieu ! ah ! maintenant je me rappelle !

— Mon enfant, dis-je, ayez courage ! ce ne sera rien ! je vous soignerai et bientôt, j'espère vous guérir comme la première fois !...

— Guéris ! répéta-t-elle avec un soupir et un accent presque étrange ! Enfin !... puis, fixant sur moi ses yeux dans lesquels brillaient des larmes, et, prenant ma main qu'elle s'efforçait de porter jusqu'à sa lèvre : monsieur le docteur, ajouta-t-elle, je ne puis que prier la bonne Vierge pour vous ; oh ! mais, allez, c'est du fond du cœur.

— Silence, mon enfant, dis-je en lui fermant la bouche, je sais que vous avez bon cœur ! Silence, en ce moment la moindre fatigue pourrait être dangereuse ! Je vous défends absolument de parler ! Vous savez qu'il faut obéir fidèlement au médecin.

— Oh ! oui ! alors donc je ne dirai plus rien !... mais... je penserai tout de même.

Pierre revint au bout d'une demi-heure avec la potion que j'avais ordonnée. J'en fis prendre quelques cuillerées à l'enfant et je m'assis à son chevet et les parents près de moi. La nuit fut meilleure que je ne l'avais pensé et la petite malade s'endormit, vers trois heures, d'un sommeil assez paisible. Le matin suivant, après avoir visité la plaie qui me parut avoir bonne apparence, je dis au père et à la mère :

— Tout ira bien, j'espère ; je ne crois pas qu'il y ait maintenant sujet de craindre si la fièvre ne s'en mêle pas. Veillez sur la malade ! j'ai besoin d'être, ce matin, à mon hôpital. Mais soyez tranquilles, je reviendrai dans la soirée.

— Ah ! monsieur, monsieur le docteur, dit du ton le plus suppliant le père Marcou, cet homme que j'avais vu quelques heures auparavant si menaçant et si terrible, je voudrais n'être pas ce que je suis pour avoir le droit de vous donner la main. Une voiture vous attend à la porte, j'ai envoyé ma femme la chercher.

— A ce soir ! répondis-je.

— Monsieur ? reprit le malheureux avec un accent d'interrogation que je compris.

— Ne craignez rien, mon devoir maintenant est de me taire ; car je ne puis vouloir compromettre la vie de l'enfant. Je sais trop qu'en ce moment toute commotion violente pour elle serait la mort !

— Merci, monsieur le docteur, merci encore une fois pour elle... et pour nous !

Le soir, je revins, comme je l'avais promis. Je trouvai la plaie toujours aussi bonne ; mais l'enfant toussait beaucoup en se plaignant d'un violent point de côté. La respiration était gênée, pénible, sifflante par inter-

valles. Je vis là les symptômes d'une fluxion de poitrine causée sans doute par la sortie de la nuit, la jeune fille ayant quitté brusquement son lit pour s'exposer, vêtue à peine, à l'air presque glacial de l'escalier. C'était une complication fâcheuse, fort inquiétante même, mais qui pourtant ne me découragea point. Je fis mon ordonnance en conséquence et préviens les parents en ajoutant que, vu la gravité du cas, je passerais la nuit près de la malade et je priai qu'on me dressât un lit dans une pièce voisine afin de pouvoir reposer une heure ou deux vers le matin.

Les pauvres gens consternés de ce que je leur apprenais, mais, en même temps, toujours plus touchés de ce qu'ils appelaient mon dévouement, s'efforçaient à l'envi de me témoigner leur reconnaissance. Je coupai court aux remerciements et dis que, pour l'instant, il ne fallait s'occuper que d'une chose, à savoir de soigner la malade. Mais, cette fois encore, la nuit fut moins mauvaise que je ne l'avais craint, et je constatai avec plaisir, le matin suivant, que la maladie se montrait bénigne et ne m'obligerait point, pour la combattre, à une médication trop énergique. Il n'était pas autant besoin de saignée ou de sangsues après tout le sang que l'enfant avait perdu, par suite de sa blessure, et je pus user de ces moyens avec discrétion. C'est au reste volontiers mon habitude dans la pratique, et je ne suis pas de cette école heureusement moins en vogue aujourd'hui et qui, fanatique de la saignée et des purgatifs (*purgare et sanguare*) semblait ne pas voir, en dehors de cette méthode, de salut pour le genre humain. Et qui sait pourtant, depuis Sangrado, notre illustre ancêtre, ce qu'elle a tué de gens ! Non pas que j'entende condamner *a priori*, mesdames et messieurs, la saignée et la purgation : l'une et l'autre ont leurs avantages, mais comme les meilleures choses même, à condition qu'on en use à propos et en temps opportun. Pardon de cette petite digression médicale, je reviens à mon *historiette*.

Je constatai donc avec satisfaction, le lendemain, que l'enfant n'était point en aussi grand péril qu'on pouvait le craindre, et que raisonnablement nous avions tout au moins autant de chances favorables que contraires. Mais c'était à la condition que rien ne vint contrarier nos efforts en provoquant quelque crise soudaine, une réaction qui serait inévitablement fatale. Or il ne me fut pas difficile de faire cette remarque. Le père et la mère tour à tour et souvent ensemble, gardes-malades dévoués, ne quittaient pas le chevet de l'enfant, s'empressant à son moindre geste et lui prodiguant les douces paroles et les affectueuses caresses. Quand c'était la mère, l'enfant sans y répondre très-vivement, peut-être à cause de son abattement, semblait témoigner par son regard et son sourire, qu'elle en était reconnaissante. Mais dès que son père s'approchait, je voyais avec cet œil du médecin auquel rien n'échappe, je voyais dans les traits de la malade une contraction soudaine. Son visage, déjà si pâle, devenait plus pâle et le sourire se glaçait sur ses lèvres, et son regard exprimait comme l'horreur et l'effroi, encore que, souffrant sans doute intérieurement de ces sentiments, elle s'efforçât de dominer son impression et de la dissimuler à son père, dupe en effet de quelques faux semblants d'amitié. Mais en consultant, à deux ou trois reprises, le pouls de la malade, je ne pus douter de la violence de la réaction

intérieure, et pour en être plus certain, en l'absence du père et de la mère, j'interrogeai l'enfant :

— C'est bien vrai, monsieur le médecin, me répondit-elle ; oh ! vous êtes sorcier grâce à votre science et vous n'avez que trop deviné. J'ai beau faire, la vue de papa me produit un effet que je ne puis pas vous dire. J'en ai bien de la peine, et j'en souffre plus que de mon mal, voyez-vous. Mais il semble que je n'ai plus pour lui d'amitié du tout, du tout et au contraire, quoique je me défende de ce vilain sentiment ; car enfin c'est papa et il a toujours été bon pour moi. Eh bien, quand il s'approche, voyez-vous, quand il me touche, quand il m'embrasse surtout, cela me fait, comme on dit, une révolution et j'en ai des frissons tout ainsi que... ô mon Dieu, c'est bien affreux, ce que je vous dis-là, bien horrible ! tout ainsi qu'au contact d'une bête venimeuse, de quelque couleuvre ou serpent. Mon Dieu ! mon Dieu ! pauvre père, lui qui m'aime tant et qui me regarde avec des yeux si pleins d'affection !... Mais j'ai beau faire ! comme je vous dis, même alors que j'ai l'air de lui sourire, et que je lui réponds : merci ! j'entends comme une voix dans mon cœur et à mes oreilles qui me répète : Ah ! voleur, ton père voleur ! brigand ! oui, et peut-être, qui suit ? assassin, assassin !

— Non, mon enfant, non, me hâta-t-elle de dire, grâce au ciel, j'ai tout lieu de croire que votre malheureux père n'est pas criminel à ce point.

— Mais le reste, oh ! docteur, n'est-ce pas assez ? voleur ! voleur ! c'est bien affreux et cela fait au bon Dieu et à la bonne Vierge tant d'horreur à ce que m'ont dit les chères sœurs de l'hospice, et je sentais bien en mon cœur qu'elles disaient vrai. Et il ne s'agit pas seulement de fruits pris au voisin comme ma petite camarade faisait par gourmandise ! Oh ! non ! chez nous c'était de l'or et de l'argent et bien d'autres choses et il y a longtemps, longtemps de cela ! peut-être même avant que je ne fusse au monde, d'autant que je suis venue tard, après des sœurs et des frères, morts tour à tour et déjà grands, paraît-il ! Eh bien, maintenant, après la scène de l'autre nuit, il s'est fait soudain comme une lumière dans mon esprit ! Docteur, voyez-vous, c'est comme si l'on m'eût ôté quelque chose que j'avais sur les yeux. Il me revenait une foule de souvenirs du temps que j'étais petite, et qu'alors on ne pensait pas à se cacher de moi !... Et bien sûr, que dès ce temps-là, n'est-ce pas, monsieur le docteur n'est-ce pas ?

— Mon enfant, répondis-je assez embarrassé, sans doute, il est malheureusement à craindre... Mais il faut écarter ces idées.

— Et si je ne puis pas, docteur, si, quand je vois papa, malgré moi...

— C'est bien alors, dis-je, j'aviserai ; mais silence à présent. J'ai eu tort de vous faire parler, car cela vous fatigue et je vous défends d'ouvrir la bouche de la journée, n'importe sous quel prétexte, si vous ne voulez pas me fâcher.

— Oh ! alors !... Et la pauvre petite mit ses deux mains sur ses lèvres comme pour retenir la parole prête à s'échapper.

Je ne pouvais hésiter après l'aveu de l'enfant en me félicitant, non sans m'en étonner un peu, qu'elle ne ressentît pas pour sa mère cette même violente répugnance que lui faisait éprouver son père ! peut-être parce que pour elle son affection jusqu'alors avait été moins vive ! Peut-être aussi, avec cette justice instinctive si

remarquable chez l'enfant, la jeune fille faisait la part du caractère et de l'esprit dominés facilement par une intelligence dont elle comprenait la supériorité et qui s'unissait à une énergique volonté. Quoi qu'il en soit, rien n'empêchait que la mère continuât de prodiguer ses soins à la malade; quant au père, pendant qu'il me reconduisait dans le jardin où nous étions seuls, je lui déclarai ce que je savais par suite de mes observations et de l'aveu arraché à sa fille, et que, s'il continuait à se montrer, je regardais la guérison comme impossible.

Je n'oublierai jamais la figure du malheureux en entendant cette terrible déclaration. Je n'ai jamais vu, non, jamais, je crois, pareille expression de stupeur, de désolation, de suprême désespoir. Un instant, il chancela sur lui-même comme un homme pris du vertige et j'eus besoin de le retenir dans mes bras. Puis, avec un geste et un accent que je voudrais vous rendre, d'une voix étouffée comme celle d'un agonisant, il murmura :

— Oh ! mon Dieu ! oh ! mon Dieu ! oh ! mon Dieu ! (c'était la première fois que j'entendais cette exclamation dans sa bouche, et qui sortait assurément des profondeurs de la conscience), haï d'elle que j'aime tant ! faire horreur à mon enfant qui m'est plus que la vie ! Et encore elle a raison, et je ne puis pas lui en vouloir, au contraire ! ajouta-t-il avec un regard qui avait la fixité de la démence. Puis, après une pause, se tournant vers moi, la tête basse, l'œil à terre, comme un homme qui se sent vaincu par une puissance supérieure : Ah ! docteur, il faut bien qu'il y ait quelque chose ou quelque un là haut ? car enfin la mort de mes autres enfants coup sur coup, mais surtout ce qui m'arrive aujourd'hui !... Comment ne pas voir là comme une punition ! Et ce que je souffre, voyez-vous, qui peut le dire ? Ah ! dans cet enfer dont les prêtres nous menacent, je ne crois pas qu'il y ait pire supplice, plus grande torture !... Oh ! mon cœur en devrait éclater ! C'est égal, voyez-vous, malgré tout, je reste père et la pauvre petite, je ne lui causerai plus cette peine ! Je ne veux pas qu'elle meure ! oh ! non, que ce soit moi bien plutôt !... Sa mère est bien heureuse !... Je n'entretraî plus jamais, jamais ! s'il le faut ! Mais vous serez bon, docteur, vous vous arrangerez pour que je la voie encore quelquefois, pour qu'au moins je l'entende par la porte entr'ouverte ? Oui, ça me suffira, ajouta-t-il avec un sanglot.

Je fus ému de ce désespoir paternel si vrai, si poignant, et ce fut avec des larmes dans les yeux que je lui répondis :

— Soyez tranquille, je ne demande pas de vous l'impossible, je n'exige pas un si complet sacrifice ! La voir même de loin, sinon pendant son sommeil, semble difficile ; mais vous pourrez l'entendre. Oubliez-vous donc la petite porte vitrée de la chambre où j'ai couché, et qui se trouve à l'extrémité du lit ? Nous pourrions de temps en temps la laisser entr'ouverte et les rideaux étant tirés avec soin, de là vous pourrez ouïr l'enfant et, quand je serai bien sûr qu'elle dort, vous approcher pour la regarder.

— Oh ! merci, docteur, oh merci ! dit-il avec l'accent du condamné auquel on annonce sa grâce.

— Oui, mais tout cela à une condition sans laquelle...

— Ah ! tout ce que vous voudrez, tout, je consens d'avance.

— A la condition que cela n'aura lieu que pendant mes visites, quand je serai là ! Votre femme est faible, avec vous surtout, et je craindrais trop, de votre part

ou de la sienne, une imprudence. Ainsi donnez-moi votre parole d'hon... (Je n'achevai pas le mot qui m'était venu par habitude) ; il sourit avec tristesse et répondit :

— Vous avez raison de ne pas dire le mot tout entier, car avec moi, il ne convient guère. Mais je vous donne ma parole... de père, et ça vaut autant. Vous êtes sûr que je n'y manquerai pas. Adieu, docteur ! Ah ! j'ai toujours et de plus en plus le même regret, c'est de ne pouvoir pas vous serrer la main.

J'ens l'air de ne pas entendre et je m'éloignai ; mais je dois avouer que j'eus presque besoin d'un effort pour ne pas tendre la main à ce malheureux infortuné maintenant autant que coupable.

A compter de ce jour, fidèle à sa promesse, il n'entra plus dans la chambre de la malade, ou du moins ne se fit plus voir à elle ; mais, pendant ma visite, qui, dans les premiers temps, avait lieu deux fois par jour, je faisais, sous prétexte de renouveler l'air, ouvrir la porte de la chambre voisine et le pauvre père, agenouillé sur le seuil, pouvait entendre la voix de sa fille qui répondait à mes questions ; quelquefois, quand je le permettais, il se glissait en rampant jusqu'au pied du lit dont il baisait les rideaux avec des larmes. Et enfin, alors que la petite s'endormait, ce qui, l'après-midi arrivait assez-souvent, je faisais signe au père de se lever pour la regarder, mais à distance ; car autrement il n'eût pu résister à son désir violent de l'embrasser, et Dieu sait ce qu'il lui fallait d'efforts pour ne pas me désobéir et tenir à sa parole. C'est aux pères, c'est aux mères à imaginer ce qu'il devait lui en coûter pour refouler et comprimer ces explosions de tendresse profonde, d'autant plus que l'enfant, plus d'une fois, dominant ses répugnances, avec un courage étonnant pour son âge, avait demandé pourquoi son père ne venait plus ; si c'était qu'à son insu elle lui eût fait quelque peine, ce dont elle aurait bien regret.

Nous avions répondu, la mère et moi, qu'une affaire de la dernière importance avait forcé subitement Marcou à se mettre en voyage, que son absence durerait quelque temps sans doute, et qu'elle n'eût pas à se tourmenter. La malade se paya de cette raison bonne ou mauvaise, et le calme qui pour elle en résulta me parut contribuer à une amélioration sensible dans son état. La fièvre disparut, la blessure commençait à se cicatriser ; je n'avais plus rien à craindre de la fluxion, quoique un peu inquiet sur ses suites et sur une toux persistante qui me faisait me demander parfois si la lame aiguë du poignard n'avait pas pénétré jusqu'au pounon et déchiré quelque important tissu. Mais en somme, d'après toutes les apparences, nous marchions à une prochaine guérison. Un matin l'enfant me dit :

— Monsieur le docteur, le bon monsieur prêtre qui vient de l'église me voir depuis que je l'ai demandé à maman, m'a dit hier quelque chose dont j'ai été bien heureuse : c'est que, puisque j'écoutais et retenais si bien ses instructions et me montrais si sage et si pieuse (c'est lui qui parle ainsi), il pensait me faire faire bientôt ma première communion, vu que j'avais plus que l'âge. J'en ai eu le cœur tout réjoui, parce qu'au moins si je dois mourir...

— Vous ne mourrez point, grâce au ciel, mon enfant, répondis-je et le bon prêtre peut attendre parce qu'avant peu, j'espère, vous pourrez à l'église même...

— Ainsi vous croyez que j'en réchapperai, que je

guérirai ? me demanda-t-elle avec un air et un accent qui semblaient trahir l'anxiété et sur lesquels je me mépris d'abord.

—Oui, assurément, oui chère petite, vous vivrez, je l'espère bien, j'en ai la presque certitude... Mais de quel air vous me regardez ? vraiment comme si, loin de vous donner là une bonne nouvelle ?...

—Et croyez-vous bien que ce soit pour moi une bonne, bonne nouvelle ?

—Comment ? demandai-je surpris, que me dites-vous ?

—Bon monsieur le docteur, excusez-moi de vous dire cela à vous qui vous donnez tant de peine pour me guérir ; et croyez bien que je vous en suis reconnaissante du fond du cœur ! Ce qui n'empêche pas, voyez-vous, que si le bon Dieu me faisait la grâce de me prendre avec lui, si la sainte Vierge que je prie me l'obtenait, oh ! bien sûr, je ne m'en plaindrais point, je ne le regretterais point !

—Mais pour quel motif ?

—D'abord, voyez-vous, parce que j'espère bien aller en paradis où il fait si bon... et puis... parce que... parce que... ici, enfin, je ne puis pas y rester, je serais trop malheureuse.

—Malheureuse, dis-je, avec des parents qui vous aime et tant ?

—Oui, ils m'aiment, oh ! oui ! et c'est pour cela justement, car moi !... Hélas ! le père va revenir un jour ou l'autre, et je sens que là, dans mon cœur !... Enfin vous savez !... et j'ai beau faire, ce sera toujours de même ! Non, non, je ne pourrai jamais être pour lui comme avant ! Et comment alors ne serais-je pas malheureuse ?

Et l'enfant sanglotait, et derrière le lit, un sanglot plus déchirant lui répondit, puis une voix qui murmurait avec l'accent du désespoir :

—Mon enfant, mon enfant ! par pitié ! oh ! mon Dieu.

Et alors je vis se traînant à genoux et tendant les mains vers la malade le malheureux père que j'avais oublié et qui, cette fois, n'avait pas été maître de son émotion et s'approchait du lit en murmurant d'un air suppliant :

—Mon enfant, Lise, moi qui t'aime tant, moi qui donnerais ma vie pour...

—Lui !... s'écria la malade ! en se redressant sur son séant et par la pâleur plus grande de son visage et par un soudain tremblement, trahissant sa vive émotion ; il est donc revenu ?

—Oh ! reprit le père avec l'accent de la douleur et de la prière, c'est bien affreux que je te fasse ainsi, comme je le vois bien, peur et dégoût ! Oh ! ne me dis pas non de la tête, pauvre chérie ! je lis dans tes yeux, et je ne t'en veux pas, puisque c'est ma faute et non pas la tienne.

—Mon... mon... père !

—Ton père ! oh ! oui, mais ce mot-là tu ne le dis plus comme autrefois du cœur, je le sens bien. Oh ! mais qu'est-ce que je pourrais donc faire ?... Puis il ajouta en se frappant le front : je le sais bien, je le sais bien, ça coûte, mais il le faut !... Ecoute, petite, j'espère que bientôt tu seras contente de moi, et que tu me rendras un peu de ta bonne amitié ! Jusque-là je ne te demande rien que de ne plus te faire de la peine au risque d'être plus malade à cause de moi. Tu ne me verras guère d'ailleurs, car je vais avoir beaucoup à courir et même à voyager. Allons, ne pleure pas, petite, et fais bien

tout ce que le bon docteur ordonnera, afin de guérir ; va, tu n'auras pas à le regretter.

Et il sortit, laissant l'enfant tout émue et moi assez surpris. Soit par suite de cette scène, soit par le cours naturel de la maladie, ce jour même, la fièvre revint, et la toux, si persistante, augmenta d'une manière de plus en plus inquiétante. Il s'y joignit d'autres accidents non moins alarmants, et qui ne permettaient plus l'illusion sur le caractère dangereux de la maladie, une de ces maladies de poitrine si communes aujourd'hui dans nos grandes villes, et qui, en certaines circonstances, se précipitent avec une rapidité terrible vers le dénouement. Heureusement, le déchirement de la toux à part, l'enfant n'éprouvait pas de grandes souffrances, et, sauf dans quelques moments de crise, elle conservait l'intelligence aussi nette, la même douceur, la même sérénité, singulièrement attentive surtout aux instructions du digne prêtre qui, averti par moi du péril, venait presque chaque jour la voir, afin de la préparer prochainement à sa première communion. Je fis, non sans surprise, cette remarque que le père, qui semblait avoir pris son parti des répugnances involontaires de la malade et ne paraissait pour ainsi dire plus dans la chambre, attendait toujours le prêtre dans l'escalier. Non-seulement il l'accompagnait jusqu'à la porte du jardin, mais souvent il sortait avec lui. Je sus de plus par sa femme que, plus d'une fois, il avait eu avec l'ecclésiastique de longs entretiens où devaient se traiter des affaires importantes, vu la consommation d'encre et de papier qui s'y faisait. A plusieurs reprises même le notaire avait été appelé en tiers dans la conversation. Ce n'était donc point une question religieuse qui s'y discutait.

B. BOURGEOIS.

(La fin au prochain numéro.)

MES ŒILLETS.

Mes beaux œillets aux longues tiges
Pliants sous le fardeau des fleurs,
Ne perdraient rien de leurs prestiges
Même auprès des roses leurs sœurs !
C'est qu'à tout l'éclat des plus belles
Ils joignent aussi les attraits ;
Ils sont encore au milieu d'elles
Dignes d'embaumer un palais.

Petits et grands, pousseaux et roses
Les panachés, les cramoisis,
Chacun de formes et de poses
Variant comme de pays,
Combien j'aime à les voir encore
Se balancer au vent du soir !
Ou, sous le soleil qui les dore
Se dresser comme un encensoir !

Je les cultive avec délices,
Soins et rayons ne manquent pas ;
Puis au printemps j'ai les prémices
De leurs parfums si délicats.
A combien d'amoureux messages
N'ont-ils pas servi tous les ans,
Lorsqu'ils brisent leurs verts courages
Pour apparaître éblouissants !

BENJAMIN SUIE.